

Auteure et plasticienne, Juhyun Choi développe trois projets d'ouvrages de bande dessinée à Angoulême

Par Astrid Deroost Photo Claude Pauquet

Juhyun Choi

des manhwas au 9^e art

Une fillette, en couettes et en chaussures à brides, s'exerçant à la calligraphie sous l'œil exigeant, attendri sans doute, du maître et... père. On peut imaginer la scène. Juhyun Choi devenue grande, et désormais auteure de bande dessinée, la teinterait probablement d'une grâce singulière. Cette grâce simple et bouleversante qui traverse les premiers récits autobiographiques de la jeune Coréenne, venue de Séoul en France pour goûter la liberté de l'enseignement des arts.

Installée à Poitiers depuis 2001, où elle a suivi les cours de l'Ecole européenne supérieure de l'image (EESI), Juhyun Choi, 28 ans, réside pour un an à la Maison des auteurs d'Angoulême afin de mener à bien trois projets d'albums. Et le chemin qui l'a menée du Coréen Lee Dooho, auteur classique de bande dessinée – «*Il m'a nourrie*», dit-elle – à la nouvelle vague française promue par l'édition indépendante, est à

l'image de l'apprentissage artistique en Asie : patient. Enfant donc, Juhyun Choi vit au sud de la Corée du Sud dans une petite ville presque rurale, Gyeongju, et découvre la calligraphie. «*Vers 6 ou 7 ans. C'est mon premier contact avec l'art, un art considéré comme plus noble que la peinture. Pendant longtemps je n'ai fait que des lignes horizontales et verticales sur du papier journal*», se souvient-elle.

Ensuite, face à la foisonnante production de manhwas (version coréenne des mangas) bon marché, l'adolescente s'essaie «*pour rire*» à la bande dessinée. Mais sa profonde envie d'art la fait rêver de France. Juhyun Choi fait une fac de langues, apprend le français – elle traduit aujourd'hui Marjane Satrapi –, le design et s'envole vers une autre façon de vivre.

A l'EESI, l'étudiante est d'abord praticienne de l'installation. Puis elle redécouvre ou découvre la bande dessinée, européenne, tendance alternative. «*J'ai apprécié la simplicité et l'efficacité des récits. On peut raconter une histoire, sans avoir un dessin virtuose, ça m'a décomplexée. Ce qui m'intéresse ce n'est pas le dessin en soi, c'est l'histoire et la façon (personnelle) de la raconter*», confie Juhyun Choi en citant notamment, pour référence, Joëlle Manix disparue en 2001. Après un premier récit court sur la guerre pour un éditeur slovène, elle publie dans *Patate douce*, participe à des collectifs d'auteurs, s'autoédite. Petite fille attachée à sa mamie vieillissante, rêve de chaussures volées et autres songes... La plume et le pinceau, le trait ou les ombres chinoises soulignent la densité des personnages.

Parmi les ouvrages à venir cette année, il y aura un livre de petites histoires courtes et rigolotes sur l'enfance, un recueil de rêves «*irréels mais vécus*». Et une saga chamanique qui mêlera fiction et éléments autobiographiques. L'aventure d'une princesse abandonnée sera prétexte à parler des femmes et des traditions qui, là-bas en Corée, s'imposent parfois à elles. ■

Le mois de janvier 2005 de Choi Juhyun & Otto T, éd. Groinge. *Over the Rive*, éd. Stripburger. Participation aux revues *Pon*, *Patate Douce*, *Le Nouveau journal de Judith et Marinette* et aux ouvrages collectifs *Warburger*, *Atticwit*. Autoédités, *Halme*, *Mains*, *Caches*. http://40075km.net/article.php3?id_article=516



C'est Kengkcholi qui n'a pas réussi à devenir un dragon. Il amène la sécheresse.



La nuit, les hommes du village vont dans la montagne, en frappant le sol pour le faire partir.



Alors il s'envole jusqu'à une montagne voisine, et ses écailles brillent en tombant sur le ciel de la nuit.



Mais je ne suis plus très sûr qu'il existe vraiment.



Je dois y aller.
Ne dis à personne que je suis venu.
Mais tu dors où?

et tes arbres?
ta terre?



Fais attention.
Il ne faut pas qu'on te voie!



Tu as perdu une écaille, papa.